

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



Vol. III.—No. 33.

MONTREAL, JEUDI, 15 AOUT, 1872.

ABONNEMENT, \$3 00.  
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

I.

L'avenir de la critique—Nos origines littéraires—Nos monuments historiques—Les chansons populaires et l'art épistolaire—Notre littérature moderne—Le premier groupe littéraire—L'abbé Holmes.

La littérature canadienne est aujourd'hui sortie de l'enfance. Les progrès étonnants qu'elle a faits depuis 1860 assurent son avenir. Les talents littéraires ne se comptent plus : et chaque année en voit naître de nouveaux.

Si nous n'avons pas encore d'écrivains de génie, nous pouvons citer une foule de littérateurs distingués, de plumes habiles à manier l'histoire, la poésie, le roman, la polémique.

La gaucherie, en littérature, n'est plus permise : elle a fait place à l'expérience. On sait maintenant faire un livre ; et surtout on sait être soi-même. Nos auteurs ont appris à voler de leurs propres ailes : ils osent penser par eux-mêmes. Ils n'ont plus besoin d'avoir, comme jadis, un livre de littérature française sous les yeux pour décalquer quelque passage ou retracer une réminiscence avec plus ou moins d'habileté.

On s'est passionné pour notre histoire ; on a fouillé nos admirables annales (les plus riches de l'Amérique) ; on a observé notre peuple, ses mœurs, ses souvenirs ; on a admiré notre nature ; et, tout épris de ces mâles beautés, on les a fait ressortir dans des pages inspirées, on en a tracé des tableaux qui resteront.

D'autre part, le public littéraire s'est formé, et s'agrandit chaque jour. Il est avide de lectures canadiennes, et le temps n'est pas loin où chaque journal sera tenu, comme condition de vie, d'exclure de son rez-de-chaussée la littérature étrangère, et d'y étaler les fleurs écloses sur notre sol. La génération qui vient après nous, nourrie de fortes études, est impatiente de prendre part à ce mouvement intellectuel.

Déjà la littérature, devenue rémunérative, est presque une carrière ; et l'on pourrait citer plus d'un auteur dont les productions ont été dignement rétribuées ; tandis que d'autres ont acquis, en peu d'années, une influence qui leur a ouvert l'entrée de positions honorables. Ce qu'il faut aujourd'hui pour favoriser ce mouvement, pour développer le goût et fortifier la pensée des écrivains, c'est une critique saine et vigoureuse, qui ne craigne pas de porter hardiment le scalpel dans les écrits de nos auteurs, de les analyser froidement et librement, d'en montrer, sans crainte, les défauts à côté des beautés véritables.

Le temps est passé des panégyriques littéraires : ces ménagements, ces critiques à l'eau de rose qui avaient leur utilité, qui étaient même nécessaires il y a quelques années, quand les lettres canadiennes en étaient à leur début, seraient fatales aujourd'hui. Ils n'auraient pour effet que d'endormir nos hommes de lettres dans une fausse sécurité, de les faire reposer sur des lauriers éphémères trop facilement conquis ; tandis qu'une vigoureuse critique qui signalerait bravement leurs faiblesses aussi bien que leurs qualités, stimulerait leur ardeur, épurerait leur goût, élargirait leurs idées, en éclairant le jugement des lecteurs.

Chacun déplore cette absence de critique ; mais personne n'ose entreprendre cette tâche difficile et ingrate. Si quelqu'un hasarde un mot de réserve dans une page d'éloges, il redoute de scandaliser le public. Telle est l'habitude sur ce point, qu'il s'est formé, sans préméditation, parmi ceux qui s'occupent de lettres, une critique d'intimité qui réduit les choses à leurs justes proportions, qui apprécie les hommes et leurs œuvres à leur valeur réelle.

Pourquoi ne pas dire tout haut ce que chacun dit tout bas ? N'est-il pas temps de séparer l'ivraie du bon grain, de distinguer l'or du clinquant ?

Nous avons essayé dernièrement ce genre de critique dans la

biographie d'un étranger, l'historien Parkman ; sous une forme bienveillante, elle contient de dures vérités. Mais nous devons dire à la louange de l'écrivain, qu'il a parfaitement compris notre pensée : il a été le premier à nous applaudir, et à nous remercier de notre franchise.

La littérature américaine, qui date d'hier comme la nôtre, a acquis cette virilité qu'on lui connaît, précisément en donnant à la critique ses coudées franches, en laissant aux juges littéraires le même franc parler qu'ils ont en Europe.

Le temps est venu, croyons-nous, d'agir avec la même liberté, d'apprécier nos écrivains non pas à leur valeur relative mais à leur valeur absolue ; non pas entourés de circonstances qui les étaient pour un temps, mais dans l'isolement de l'avenir, alors que leurs œuvres n'auront pour se soutenir que leurs propres forces.

Nous n'avons pas la prétention de pouvoir réussir dans cette tentative ardue et semée d'écueils ; mais nous aurons posé quelques jalons qui marqueront la direction à suivre. D'autres viendront après nous, qui déblayeront le terrain, et traceront, large et lumineuse, la route de la critique.

II.

L'histoire littéraire du Canada est encore à faire ; et l'on ne saurait trop souhaiter qu'elle s'écrive ; car il y aurait de fort belles choses à dire sur ce sujet encore vierge. La littérature canadienne, qui a germé sur un sol neuf, s'est nourrie d'une sève nouvelle ; elle possède sa vie propre, son caractère particulier, original.

Ce jeune sauvageon, greffé sur le vieil arbre de la littérature française, épanoui au grand soleil d'Amérique, étale déjà plus d'une fleur, plus d'un fruit que la France ne dédaignera pas de cueillir tôt ou tard.

Notre histoire littéraire se divise naturellement en deux parties distinctes ; nos origines littéraires, et notre littérature proprement dite.

Il y aurait une étude aussi curieuse qu'intéressante, à écrire sur nos monuments historiques. La culture intellectuelle des fondateurs de la colonie française a laissé dans l'esprit de nos ancêtres une empreinte qui ne s'est pas effacée, et qui peut être de nouveau mise en relief à l'aide de ce travail.

Au premier rang, figureraient les œuvres de Champlain, qui seraient étudiées au point de vue de l'art, sous l'aspect du style et de la langue, alors que celle-ci subissait sa transformation définitive. Ces œuvres importantes, présentées avec leurs descriptions ébauchées, avec leurs récits naïfs, leurs tournures pittoresques, avec leurs expressions gauloises ou romanes, montreraient ce grand homme, aussi remarquable par ses pensées que par ses actions. A la suite, apparaîtraient les lettres de la Mère de l'Incarnation, exquises de délicatesse et de sentiment, d'un spiritualisme si élevé, viriles comme son caractère et sa vie. Dans les *Relations des Jésuites*, on ferait observer les écrits du père LeJeune, qui renferment ce qu'il y a de plus digne de remarque, au point de vue des lettres, dans cette vaste collection, et qui dénotent un esprit supérieur et un talent d'écrivain. Chacun de ces sujets formerait la matière d'autant de chapitres qui prêteraient à des aperçus nouveaux, à des rapprochements inattendus.

Les chants populaires et l'art épistolaire offriraient ensuite des sources aussi fécondes que faciles à exploiter, pour faire voir la marche des intelligences pendant cette période de notre histoire, durant laquelle l'action avait absorbé la pensée. On connaît déjà nos chansons, sur lesquelles des travaux importants ont été faits.

Il subsiste un bon nombre de mémoires et une foule de lettres inédites, où l'on trouve des indices d'esprits cultivés, d'éducation excellente, d'intelligences et de cœurs élevés.

Il serait même facile de réunir et de publier une collection

de ces lettres, dont plusieurs serviraient de modèles de goût et de naturel. Quelques-unes, écrites par des femmes, sont de petits chefs-d'œuvre de saillies spirituelles, de grâce et de bon ton. L'esprit de la femme française s'y est conservé dans toute sa fraîcheur et sa vivacité.

On observe qu'à cette époque, l'influence des femmes canadiennes fut particulièrement sensible. Durant ces années d'agitation, les hommes n'avaient guère que le temps de tenir l'épée, de guerroyer contre l'Iroquois, ou l'Anglais : les femmes, plus isolées, souvent laissées seules au logis avec leurs enfants, prenaient parfois, mais rarement, la plume pour consigner, dans des lettres, les nouvelles de la famille, quelques détails de vie intime, l'anecdote du jour, etc. Elles confiaient ces missives aux voyageurs qui allaient les porter à un père, à un mari, à une famille lointaine, aux soldats en garnison dans les forts de l'intérieur, ou qui faisaient partie de quelque expédition guerrière. Des fragments de ces correspondances ont été conservés, et dorment aujourd'hui parmi les papiers des anciennes familles. L'exploitation de cette mine inexploree aurait de quoi tenter plus d'un chercheur de trésors, plus d'une plume vaillante.

Enfin un coup-d'œil jeté sur le journalisme compléterait l'histoire de nos origines littéraires.

III.

La littérature canadienne est née avec la liberté. Toutes deux, filles du patriotisme et de la religion, ont eu le même berceau. On dirait que la littérature, à peine éclosée, s'est hâtée d'ouvrir ses ailes et d'essayer ses premiers accents pour chanter la délivrance de la patrie. Ses premières inspirations sont toutes vibrantes d'émotion et d'amour national. Ne serait-ce pas le contact de cette flamme sacrée qui a fait éclore les plus beaux talents que nous ayons eus ?

La première période de notre littérature, qui s'étend de 1840 jusque vers 1860, a eu la rare bonne fortune de produire un penseur comme Etienne Parent, un historien comme Garneau, un poète comme Crémazie. Ces trois écrivains forment, avec l'abbé Ferland, Taché, Chauveau et Gérin-Lajoie, ce qu'on est convenu d'appeler notre premier groupe littéraire.

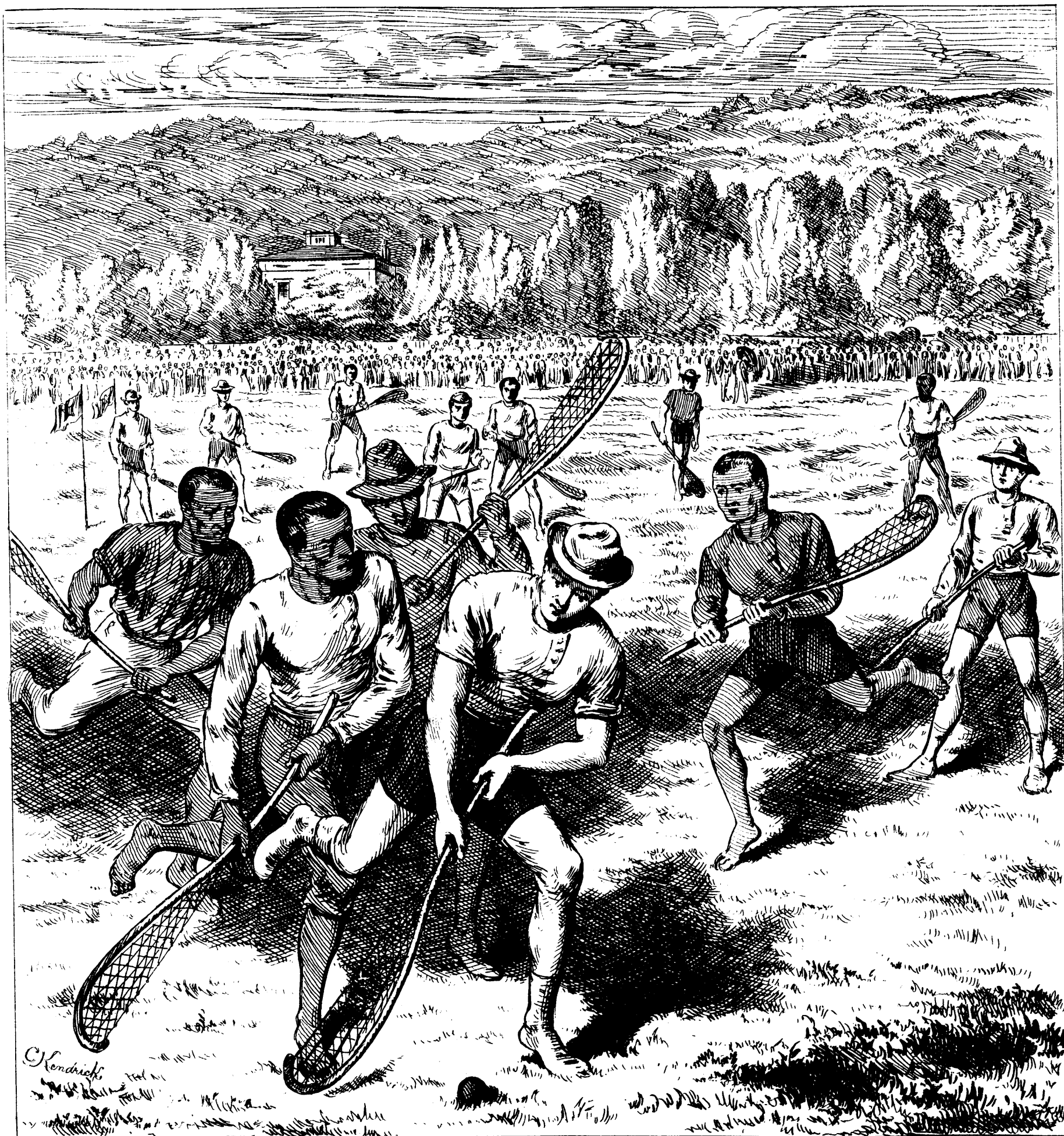
On n'aurait pas dû oublier d'y ajouter un autre nom, moins connu de la génération actuelle, mais non moins digne de l'être : nous voulons parler de l'abbé Holmes, prêtre du séminaire de Québec, mort en 1852. Américain de naissance doué de talents supérieurs, d'une imagination incandescente, versé dans toutes les connaissances humaines, philosophe, écrivain, orateur, ce prêtre Yankee a apporté ici l'esprit d'entreprise et de progrès qui caractérise sa race. Il a eu, par sa parole, par son activité et par ses écrits, une influence décisive sur les intelligences de son temps. Devançant de loin son époque, il a créé une révolution dans les esprits. Au séminaire de Québec, qui, de tout temps, a été le centre de l'intelligence en Canada, il a réformé entièrement et transformé le système des études classiques. Il a infiltré un sang nouveau dans cette antique institution, et imprimé aux intelligences un ébranlement qui, de là, s'est communiqué aux autres parties du pays.

Orateur puissant, réunissant tous les dons de l'éloquence, doué d'une pensée élevée, d'une imagination toute de feu, d'une voix sympathique, d'une parole vive et colorée, d'un geste savamment étudié, ses discours rassemblaient autour de la chaire de Notre-Dame de Québec, l'élite de la société canadienne. Les conférences qu'il a prêchées en 1848-49, et que venait entendre la ville entière, sont restées dans les souvenirs comme un événement. Publiées en 1850, ces conférences méritent d'être connues davantage, quoiqu'elles ne soient plus que la parole morte de cette âme enflammée ; elles seront l'objet d'une étude spéciale.

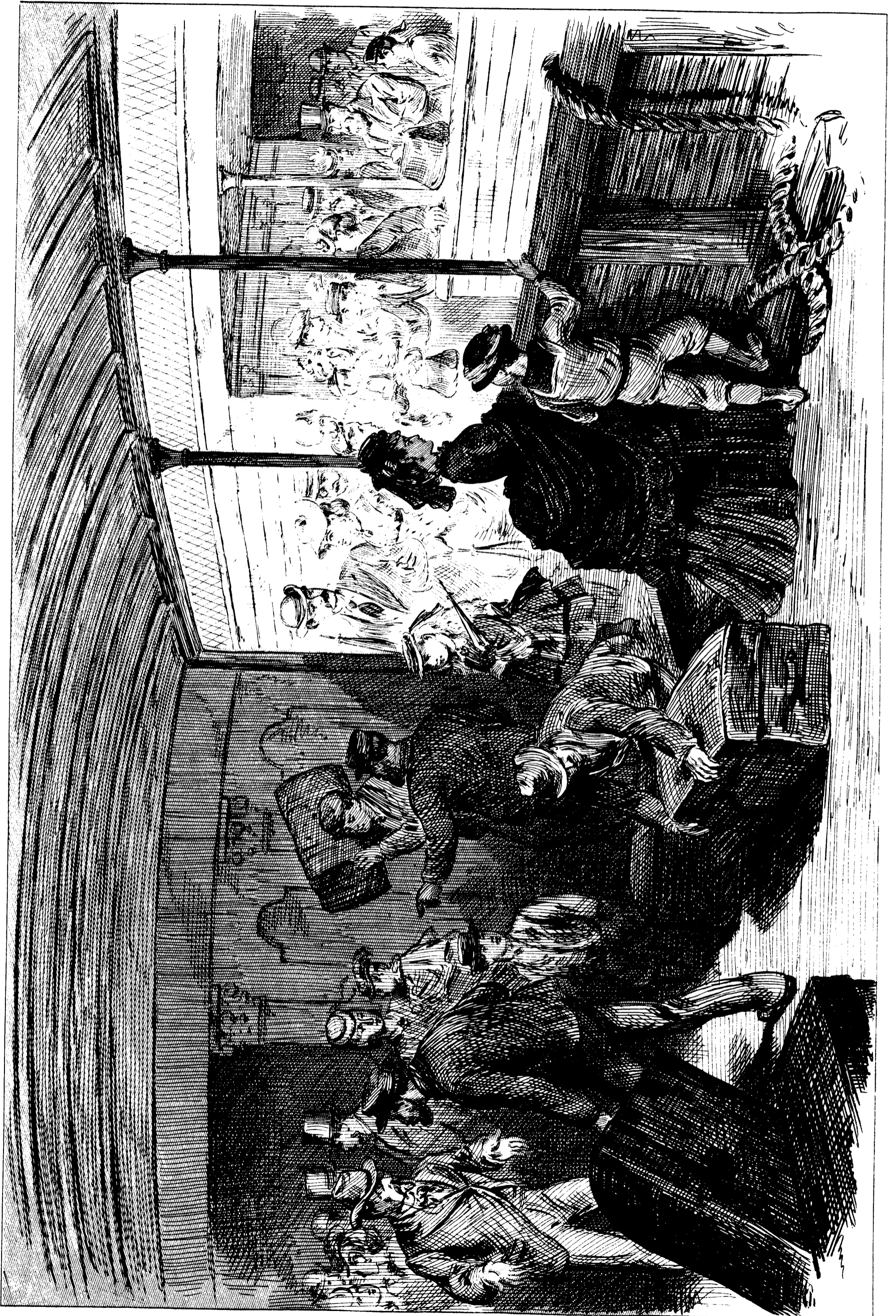








PARTIE DE LACROSSE ENTRE LES SAUVAGES DE ST. REGIS ET LE CLUB SHAMROCK DE MONTRÉAL.

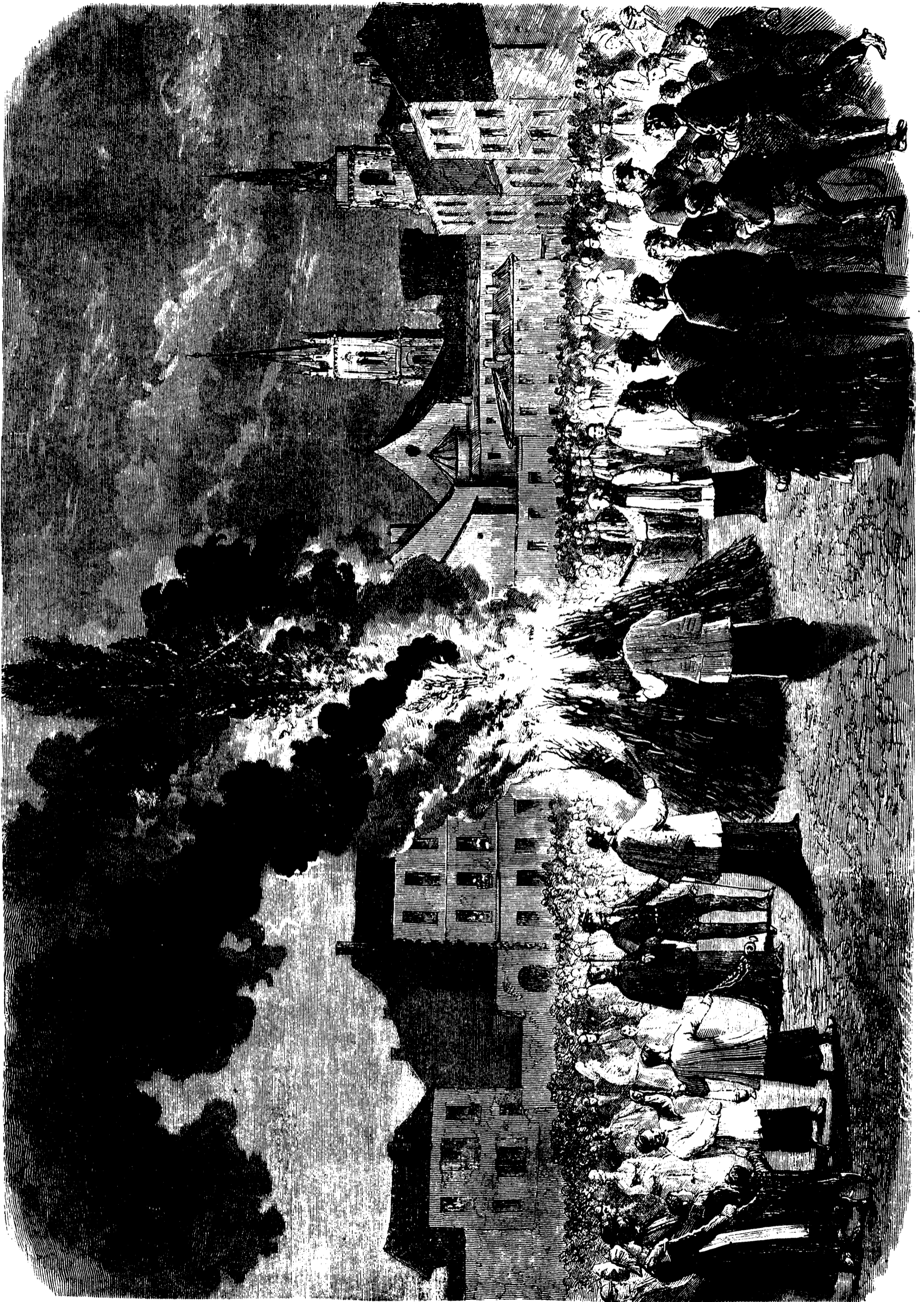


UNE PROMENADE A L'EAU SALEE.—VOYAGEURS PASSANT D'UN VAPEUR A UN AUTRE A QUEBEC.—D'APRES UN CROQUIS PAR E. JUMP



LE NÈGRES DANS LE SUD.—CAMPMENT ET PRÉDICATION EN PLEIN AIR.





LE FEU DE LA ST. PIERRE À ANGOULÊME.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 15 AOUT, 1872.

NOUVELLES ÉLECTORALES.

M. Casgrain a été élu à l'Islet par une majorité de 130 voix. M. Boyer a été élu à Maskinongé par une majorité à laquelle on ne s'attendait pas; cette majorité est de 247 voix.

L'opposition est dans la joie d'avoir enlevé ces deux comtés au gouvernement. A Témiscouata M. Mailloux a défait M. Bertrand par une immense majorité. Les deux partis se félicitent de cette élection. La Minerve dit que M. Mailloux est ministériel et l'Événement prétend qu'il est indépendant.

La nomination pour le comté de Mégantic a eu lieu à Inverness lundi. La lutte se continue entre MM. Triganne et Richard, les seuls candidats mis en nomination. La conteste sera certainement très chaude.

L'hon. M. Howe a été élu à Hants, par acclamation. M. Chs. Thibault se présente à Shefford contre l'Honorable M. Huntington.

A Bellechasse, M. Fournier est élu par 618 voix de majorité. A Montmagny, M. Taschereau est élu par 81 voix de majorité sur l'hon. M. Beaubien.

A Kamouraska M. Pelletier a battu M. Routhier par une majorité de 144 voix.

A Portneuf, le Dr. de St. George est élu à une majorité de 180.

Dans Québec Ouest M. McGreevy a été élu par 317 voix de majorité. L'hon. M. Chauveau ne paraît pas avoir eu d'opposition sérieuse. M. le Dr. Blanchet a été élu par une petite majorité. Voir l'état suivant de la votation dans ces divers comtés.

MONTMORENCY.

	Langlois.	Larue.
Ile d'Orléans.		
St. François	37	22
St. Famille	48	47
St. Pierre	101	5
St. Jean	36	84
St. Laurent	82	14
Côte Beaupré.		
Ange Gardien	72	29
Château Richer	131	29
St. Anne	69	34
St. Féréol	58	29
St. Joachim	56	7
St. Jite	47	11
Laval	32	23
	770	334
	334	
Majorité	436	

BELLECHASSE.

	C.	F.
St. Michel, No. 1	67	79
" 2	15	97
St. Valier	18	166
St. Charles No. 1	43	117
" 2	13	53
St. Gervais, No. 1	37	82
" 2	22	108
Beaumont	8	113
St. Lazare, No. 1	47	102
" 2	20	30
St. Raphaël, No. 1	29	113
" 2	52	49
Buckland	116	28
Mailloux	64	32
Armagh, No. 1	34	62
" 2	36	38
	621	1239
		621
Majorité pour M. Fournier	618	

QUÉBEC-OUEST.

	McGreevy.	O'Farrell.
Champlain	243	165
St. Pierre	279	117
Montcalm	140	108
Bergerville	44	18
	715	408
Majorité pour M. McGreevy	317	

COMTE DE LEVIS.

	Blanchet.	Fréchette.
Lévis	661	249
Paroisse N. Dame	129	46
St. Joseph	208	314
St. Romuald	163	180
St. Etienne	49	37
St. Lambert	71	105
St. Henri	54	214
St. Jean-Chrysostôme	47	127
St. Nicholas	90	172
Rienville	66	48
	1538	1492
	1492	
Majorité pour M. Blanchet	46	

Quelques journaux disent que la majorité de M. Blanchet dépasse 50.

CHAMPLAIN.

	Ross.	Trudel.
St. Anne	324	64
Batiscau	75	24
St. Geneviève	91	96
Mont Carmel	62	60
St. Luc	41	31
Champlain	69	95
St. Tite	35	171
St. Stanislas	130	141
Fermont	16	0
St. Prosper	68	66
St. Narcisse	88	92
St. Maurice	204	186
St. Flore	65	57
Cap	101	124
	1369	1207
	1207	
Majorité pour M. Ross	162	

PORTNEUF.

	Brousseau.	De St. George.
Cap Santé	18	126
Pointe-aux-Trembles	150	42
St. Augustin	168	3
St. Catherine	31	112
St. Jeanne	72	75
St. Basile	61	164
Portneuf	31	129
Deschambault	110	76
Gronclines	47	67
St. Casimir	63	145
St. Alban	85	72
Ecureuils	19	24
St. Raymond	271	146
	1127	1179
		1127
Majorité pour M. De St. George		52

JOURNÉE DU 5.

C'est une journée qui fera parler d'elle. A Québec surtout elle a été signalée par des scènes déplorables. Nous publions plusieurs versions de l'affaire. Voici celle du *Courrier du Canada* :

La journée avait débuté paisiblement; et l'enregistrement des suffrages se faisait librement. Vers midi l'excitation commença à devenir assez intense et il devint évident que des collisions ne tarderaient pas à avoir lieu entre les partisans des deux candidats, se promenant par groupes d'un poll à un autre. Vers deux heures et demie, une bagarre s'engagea au poll de la rue Couillard et les partisans de M. Ross, plus nombreux, s'emparèrent du poll qu'ils détruisirent, après avoir blessé sérieusement l'officier-rapporteur, M. Richard Pope. La nouvelle de l'ouverture du bal se propagea avec la rapidité de l'éclair par toute la ville et tous les magasins furent fermés dans l'attente d'une émeute sérieuse.

Vers le même temps, quelques partisans de M. Cauchon s'étant emparés des drapeaux qui flottaient à un des comités de M. Ross, à l'hôtel Stadacona, côté du Palais, les fiers-à-bras de M. Ross, prévenus du fait, arrivèrent à l'improviste, tirèrent des revolvers, firent feu sur les enleveurs des drapeaux et en reprirent possession après avoir blessé plusieurs personnes.

Le signal était donné; la bande de M. Ross, se sentant, grâce à ses armes à feu, maîtresse de la position, prit un parti héroïque: elle se forma en procession, drapeau en tête, et prit la direction du poll établi sur la terrasse du château St. Louis. Arrivée devant les bureaux du *Journal de Québec*, la bande fit halte et lança dans les fenêtres une grêle de pierres qui eut pour effet de démolir une cinquantaine de carreaux. Une de ces pierres blessa à l'oreille une jeune fille occupée, dans la chambre des presses, à mettre la feuille.

Pendant le jet des pierres, trois coups de pistolets partirent des rangs de la bande, qui, après cet exploit, se rendit au poll de la terrasse. Après quelques minutes de délibérations, les héros de M. Ross prirent, en vociférant, la rue St. Louis avec l'intention d'aller répéter à la résidence de M. Cauchon, sur l'Esplanade, le fait-d'armes qu'ils venaient d'exécuter devant les bureaux du *Journal*. Madame Cauchon, qui se trouvait seule pour le moment, fut prévenue en toute hâte des intentions de la bande et elle alla se réfugier chez des amis.

La bande, cependant, ne poussa pas jusqu'au bout son odieux projet; après avoir hésité quelques instants, en arrivant à l'intersection des rues St. Louis et de l'Esplanade, elle poursuivit sa route dans la direction du faubourg St. Louis.

En arrivant au poll de la rue Nouvelle, le premier soin de la bande fut de briser le poll et de casser les carreaux des fenêtres des maisons avoisinantes. Mais elle ne devait pas tarder d'avoir à qui parler. S'étant remis en marche pour descendre dans le faubourg St. Jean, les francs-tireurs de M. Ross finirent par rencontrer l'avant-garde des partisans de M. Cauchon, réunis en grand nombre dans la rue St. Jean. La bataille s'engagea, la bande de M. Ross faisant librement usage de ses pistolets et les deux partis mettant à contribution les pierres des rues.

Un corps de police arriva sous ces entre faites sur les lieux, sous le commandement des Capitaines Voyer et Heigham; les constables s'interposèrent entre les combattants, qui trouvèrent, cependant, encore l'occasion de se rencontrer par petits groupes. Un détachement de cavalerie vint, vers cinq heures et demie, renforcer la police.

Un partisan de Ross, porteur du drapeau irlandais, a été tué raide, pendant la bagarre, d'un coup de pistolet. Deux partisans de M. Cauchon ont, paraît-il, été également abattus par des balles. On parle d'une cinquantaine de blessés, dont plusieurs sérieusement.

Les deux partis continuèrent à se défier, par dessus la ligne formée sur deux rues par la police et les troupes, jusqu'à huit heures du soir. Enfin, ils se décidèrent à rentrer dans leurs quartiers respectifs. L'œuvre de sang était terminée.

Le *Chronicle* de ce matin apprend à ses lecteurs, à travers une foule d'autres faussetés, que le partisan de M. Ross a été tué par M. Philippe Gauvreau, avocat, qui lui a brûlé la cervelle à bout portant. Voici notre réponse au *Chronicle*: M. P. Gauvreau intente une action en dommage de \$50,000 contre le *Mercury* qui a publié cette nouvelle et contre le *Chronicle* qui l'a copiée en la marinant.

Le *Courrier* ne dit pas quels furent les auteurs de la première bataille qui s'engagea au poll de la rue Couillard. D'après les autres rapports qui nous viennent de Québec, ce furent les partisans de M. Cauchon qui commencèrent le trouble en voulant s'emparer de ce poll.

Depuis l'élection, il y a eu d'autres désordres. La mort de Gandle a créé des haines terribles qui menacent de durer longtemps.

Un nommé Pelletier, charretier, a été tué, mercredi dernier d'un coup de pistolet, par un irlandais. Des rixes nombreuses ont eu lieu.

Mercredi soir, douze cents des partisans de M. Cauchon se sont réunis au marché Jacques-Cartier, St. Roch, dans le but d'aller ensuite attaquer les irlandais au Havre au Diamant, mais heureusement que quelques-uns de leurs compatriotes réussirent à leur persuader qu'ils devaient respecter les lois, et leurs menaces n'ont pas été mises à exécution.

La raison de cette manifestation était que les Irlandais voulaient les empêcher de travailler et les menaçaient.

Les assemblées dans la division Est de Montréal commencent à être tumultueuses. M. Cartier et ses amis ont eu beaucoup de misère à se faire entendre à l'assemblée de la place St. Jacques, jeudi dernier.

TABLEAU ELECTORAL.

DÉPUTÉS ÉLUS.  
Québec.

	M.	O.	I.
Hon. M. Pope, Compton	1	0	0
McDougall, Trois-Rivières	1	0	0
Brooks, Sherbrooke	1	0	0
Bellerose, Laval	0	0	1
Wright, Ottawa comté	1	0	0
Baby, Joliette	1	0	0
Tourangeau, Québec Est	1	0	0
Lacerte, St. Maurice	1	0	0
Colby, Stanstead	1	0	0
Blanchet, Lévis	1	0	0
Fournier, Bellechasse	0	1	0
Pelletier, Kamouraska	0	1	0
De St. Georges, Portneuf	0	0	1
Taschereau, Montmagny	0	1	0
Ross, Champlain	1	0	0
McGreevy, Québec-Ouest	1	0	0
Cauchon, Québec-Centre	1	0	0
Langlois, Montmorency	1	0	0
Chauveau, Québec	1	0	0
Manson, Terrebonne	0	0	1
Abbott, Argenteuil	1	0	0
Langevin, Dorchester	1	0	0
Scrivier, Huntingdon	0	0	1

Depuis, M. Carter a été élu à Brome, contre M. Perkins, M. Baker, à Missisquoi, contre M. Kay, M. Boyer, à Maskinongé, contre M. Caron.

ONTARIO.

Kirkpatrick, Frontenac	1	0	0
Currier, Ottawa (ville)	1	0	0
Lewis "	1	0	0
Lennox, Cartwright	0	1	0
Cockburn, Northumberland	1	0	0
Sir John A. Macdonald, Kingston	1	0	0
Buell, Brockville	0	1	0
Rochester, Carleton	0	0	1
Brousse, Grenville, S. R.	0	1	0
Bowell, Hastings, N. R.	1	0	0
W. R. Brown, Hastings	1	0	0
N. R. Galbraith, Lanark	0	1	0
Merritt, Lincoln	1	0	0
Charlton, Norfolk	0	1	0
Hagar, Prescott	0	1	0
Little, Simcoe, S. R.	1	0	0
Cook, Simcoe, N. R.	0	1	0
Dodge, York	0	0	1
Haggart, Lanark, S. R.	1	0	0
Jones, Leeds and Granville, N. R.	0	0	1
Carling, London	1	0	0
Grant, Russell	1	0	0
O'Connor, Essex	1	0	0

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Hon. Mitchell, Northumberland	1	0	0
Hon. Smith, Westmoreland	0	1	0
M. Bernard, Kent	0	1	0
Ferris, Queen	0	0	1
Pickard, York	0	1	0

ENQUETE SUR LA MORT DE GANDLE.

L'enquête a été loin d'établir la culpabilité de M. Gauvreau. D'ailleurs M. Bradly, Avocat, a prouvé qu'au moment où Gandle est tombé Gauvreau était à l'un des polls.

Michael Collins déclara qu'il était à côté du défunt quand il tomba. L'affaire eut lieu entre deux et trois heures de l'après-midi, à environ 50 pieds de la rue Saint Joachim, sur la rue Saint Augustin, près du mur du cimetière. Il y avait quatre personnes qui tiraient de l'encoignure des rues. Le feu a duré à cet endroit environ une demi-heure. Il y avait deux rassemblements, qui luttèrent l'un contre l'autre. C'est une balle tirée par l'autre parti qui a tué le défunt. Elle venait de l'encoignure du cimetière de la rue Saint Jean. Je ne pus voir que le bras de celui qui a fait feu. J'ai vu partir le coup de feu, et immédiatement le défunt s'est écrié: "Je suis touché". Le défunt se retourna alors pour remonter la côte, et il tomba la face contre terre sur le trottoir. Il n'avait aucun drapeau à la main quand il fut tué. La police arriva peu de temps après.

Transquestionné par M. C. Hamilton, qui assistait à l'enquête de la part de la famille du défunt, le témoin dit que le coup de pistolet qu'il a vu partir est celui là même qui a tué le défunt. Il affirma positivement qu'il n'a pas été tiré d'autres coups pen-

dant un espace de 4 secondes après. Auparavant les coups de feu s'échangeaient rapidement. L'étoffe de la manche d'habit de l'homme qui a fait feu était de couleur grise claire.

Je n'ai pas vu son visage.

M. Robert Parnell déclara qu'il demeurait à l'encoignure des rues Saint-Joachim et Saint-Augustin. Quelques minutes après trois heures, il était à son balcon et vit un rassemblement. Son témoignage n'est d'aucune importance, mais le coroner fit appeler Mme. Parnell.

M. Montgomery dit qu'il descendit avec le défunt dans la rue Saint-Augustin. Il vit le visage de l'homme qui tira le coup de pistolet de l'encoignure du cimetière anglais. Il vit la flamme du pistolet et il entendit en même temps le défunt dire qu'il était touché. Il est convaincu que c'est ce coup qui a tué le défunt, qui était à 25 ou 30 verges de l'homme qui a fait feu et qui portait un habit de couleur claire et des pantalons de couleur foncée.

Transquestionné par M. Hamilton, il dit que l'homme qui a tiré le coup de pistolet avait une moustache noire, et qu'il le reconnaissait encore. M. Jadowski déclara que le défunt était tombé derrière lui.

Il vit un homme avec un habit bleu tirer un coup de pistolet de l'encoignure de la rue Mitchell en appuyant l'arme sur son bras gauche, son visage était de niveau avec le canon de son revolver. Deux hommes tiraient de la même encoignure. Le feu a continué pendant 10 ou 15 minutes. Le parti avec lequel j'étais n'a pas tiré. M. Kent, était dans la rue Saint-Jean au commencement de la bagarre. J'ai vis un homme avec un habit de couleur claire et coiffé d'un Panama, et qui faisait feu de la rue Saint-Augustin. J'étais avec le capitaine Paterson. Le feu commença au moment où j'arrivais au magasin de Butler. Je m'avançai jusque chez Mme. Bond, vis-à-vis le magasin de Mitchell. Le feu était très animé alors dans le parti de M. Cauchon.

Je remarquai un homme qui faisait feu de la rue Saint-Augustin. Il portait un habit de couleur claire et un chapeau de Panama avec un ruban noir; il portait un lourd bâton de sa main droite et faisait feu de sa main gauche. C'était un homme de grandeur moyenne ayant une moustache noire. Le témoin dit qu'il le reconnaissait encore, s'il le voyait sous le même habillement.

#### MÉMOIRES DE MON TEMPS OU COMPLÉMENT DE MES MÉMOIRES INTIMES.

Tel est le titre d'un cahier de notes considérables que M. Maximilien Bibaud, ancien professeur de droit et auteur de plusieurs ouvrages littéraires et historiques, a eu l'obligeance de nous faire parvenir. Comme tous les écrits de M. Bibaud, ce cahier renferme une foule de choses intéressantes et curieuses au milieu d'opinions et d'appréciations pittoresques et souvent peu canoniques.

M. Bibaud a, on le sait, une manière de voir et de dire les choses à lui seul. Il y a de tout dans ces notes; nous en détacherons bientôt quelques pages parmi les plus intéressantes et les moins suspectes.

Nous avons reçu le supplément de l'annuaire de Ville-Marie de 1864, par M. L. A. H. Latour. Cette livraison contient comme les précédentes des faits historiques d'un grand intérêt.

Le Duc de Guise, fils du duc d'Aumale, est mort à Paris. Ce jeune prince de la famille d'Orléans était le second fils et le dernier enfant du duc d'Aumale; il a succombé aux atteintes d'une fièvre scarlatine.

On peut se faire une idée de la douleur de la famille d'Orléans.

#### ELECTIONS.

##### QUÉBEC CENTRE—LEVIS, MONTMAGNY ET KAMOURASKA.

Les scènes déplorables qui ont accompagné l'élection de Québec-centre n'ont été que la conséquence, prévue pour tous ceux qui assistaient à la lutte de sang froid, des mauvais sentiments qui ont fait surgir la candidature de M. Ross. Ces sentiments se résument dans ces mots sortis, il y a trois semaines, de la plume fanatisée du *Chronicle*: nous voulons pour représenter la division centrale a "British protestant merchant," c'est-à-dire que vous, canadiens français, qui dans cette division êtes dans une proportion de 15 sur 18, vous devez nous céder le pas et vous incliner devant nous; vraiment, à entendre ce langage, on se croirait au lendemain de la victoire de 1760.

Dans aucune place la population des deux origines ne vit avec autant d'harmonie qu'à Québec, la tolérance de la part de la majorité canadienne française s'est signalée dans plus d'une circonstance, et plus d'une fois les Canadiens ont donné leur vote et leur appui à des candidats anglais, mais c'est qu'alors ces candidats représentaient une idée patriotique, un parti cher à notre nationalité, et non pas une idée de fanatisme religieux et national comme à la dernière élection.

La neutralité du gouvernement fédéral a pris tout le monde par surprise, et qui voudrait aller au fond des choses trouverait facilement les motifs particuliers de cette attitude placide prise vis-à-vis de deux candidats, dont l'un M. Cauchon était bien connu comme ministériel et conservateur, et dont l'autre M. Ross, bien que n'ayant pas formulé nettement son opinion, était néanmoins supporté avec chaleur par le parti national, le parti de l'opposition. Le gouvernement avait mis de côté pour cette occasion la maxime qui l'a toujours guidé dans les élections savoir: "celui qui n'est pas pour moi est contre moi."

Indépendamment de l'entreprise du chemin de fer du nord qu'il venait de mener à bonne fin, M. Cauchon se présentait donc devant les électeurs, avec toutes les chances possibles de succès, aussi, lundi dès les premières heures de la votation, les votes s'enregistraient avec facilité, lui donnaient vers midi une majorité de plus de deux cents voix sur son adversaire. Ce résultat fut bientôt connu dans la Basse-ville et ordre fut donné de la part du comité *expectant* qui siégeait là d'agir avec rigueur. Aussi à deux heures et demie, la bande de M. Ross, plus nombreuse que celle de M. Cauchon, s'empara du poll de la rue Couillard et blessa assez grièvement à la tête M. Pope qui représentait M. Cauchon.

De la rue Couillard à celle du Palais il n'y a pas loin, la nouvelle de cette voie de fait fut connue de suite, et quelques partisans de M. Cauchon qui se trouvaient là abattirent et brisèrent des pavillons arborés devant les salles du comité cen-

tral de M. Ross; de suite les fiers-à-bras de M. Ross, prévenus du fait, arrivèrent à l'improviste sur les lieux, jouèrent du bâton et du pistolet et, comme ils étaient en force, ils reprurent possession des pavillons, se formèrent en procession et drapeaux en tête, prirent la direction du poll de la place Durham. Arrivée devant les bureaux du *Journal de Québec* la procession s'arrêta, et lança des pierres en grande quantité dans toutes les fenêtres dont les vitres furent mises en pièces; il n'y avait alors dans l'établissement (la partie exposée aux attaques) que quatre jeunes filles et un vieillard qui reçut une blessure à la tête.

(Nos lecteurs trouveront dans une autre colonne d'amples détails sur le meurtre de Gandle).

A Lévis la lutte a été extrêmement sérieuse et animée, plus de 3000 voix ont été enregistrées sur lesquelles M. Blanchet n'a eu que 87 voix de majorité. Il y a eu de la part des amis de M. Blanchet beaucoup d'abstention, ceci est un défaut des amis du parti conservateur; c'est l'abstention et l'apathie qui finissent par nous faire perdre des comtés fidèles et amis.

Montmagny a imité son voisin Bellechasse et est décidément passé au parti libéral en donnant à M. Tachereau une majorité de 81 voix sur M. Beaubien, l'ancien représentant.

Kamouraska.—Guelfes et Gibelins, Capulets et Montaignes, Letelliers et Chapais en un mot sont toujours de forces à peu près égales. M. Pelletier l'a encore emporté sur son adversaire M. Routhier par une majorité d'une cinquantaine de voix. L'espace me manque pour vous dire comment il se fait que ce beau comté semble pour longtemps perdu au parti conservateur; je le ferai à la prochaine occasion.

A part quelques coups de poings inoffensifs, échanges toutes naturelles d'expressions différentes en politique, il n'y a eu aucune scène de violence dans ces comtés comme on l'avait prétendu d'abord.

Québec, 7 août, 1872.

B.

#### QU'EN PENSEZ-VOUS, MESDAMES ?

Les femmes se plaignent quelquefois de leur sort et en particulier des lois qui protègent la tyrannie de l'homme contre elles, que diraient-elles donc si elle étaient soumises aux lois auxquelles les femmes dans certaines parties de l'Asie sont obligées de se soumettre. Voici quelques-unes de ces lois.

I. Il n'y a pas d'autre Dieu sur la terre, pour une femme, que son mari.

VI. Si son époux rit, elle rira; s'il pleure, elle pleurera.

IX. Si son mari s'absente, elle doit jeûner, coucher sur la terre et s'abstenir de toute toilette.

X. Lorsque son mari reviendra, elle ira au-devant de lui et lui rendra compte de sa conduite, de ses discours, même de ses pensées.

XI. S'il la gronde, elle doit le remercier de ses bons avis.

XII. S'il la bat, elle doit recevoir patiemment la correction, puis lui prendre les mains, les baiser respectueusement en lui demandant pardon d'avoir provoqué sa colère.

#### FAITS DIVERS.

Le *Corsaire* raconte le fait suivant :

A onze heures, une jeune et jolie dame, une actrice, dit-on, Mme B... se dirigeait vers le bain des dames de l'île Saint-Louis, lorsqu'elle fut accostée par un homme d'un certain âge et d'extérieur fort convenable, qui malgré elle, se mit à ses côtés et lui fit, avec le plus grand sérieux, la déclaration d'amour la plus sottise et la plus ridicule.

—Laissez-moi tranquille, éloignez-vous, je vous prie! ne cessait de lui répondre la belle artiste, je suis pressée, vous perdez votre temps et me faites perdre le mien.

Mais, paroles inutiles, le vieillard n'en continuait pas moins à se déclarer amoureux fou de sa personne et à l'importuner.

Que faire! mon Dieu! pour me débarrasser de cet homme? se demandait Mme B....

Ils arrivaient au quai de l'Hôtel-de-Ville. Une idée plaisante illumina soudain les yeux de la cruelle.

—Vous dites que vous m'aimez éperdument, que vous feriez une folie pour me le prouver, s'écria-t-elle en soupirant. Eh bien! voici la Seine, jetez-vous dans le fleuve, et je crois à votre tendre amour.

Le vieillard parut hésiter un instant. A ce moment, ils traversaient le pont d'Arcole.

Tout à coup jetant un cri de rage, il saisit l'artiste, et, malgré sa résistance, en un clin-d'œil l'enleva et la précipita du haut du pont dans le fleuve, où lui-même se jeta ensuite, avant que les passants eussent eu le temps de l'en empêcher.

Dix minutes après, deux corps étaient déposés sur la berge: l'un d'eux n'était plus qu'un cadavre, c'était celui du vieillard, resté inconnu, l'autre respirait encore.

Après les soins d'usage, Mme B... revenue à elle s'est fait conduire en voiture à son domicile.

Nous laissons à penser dans quel émoi l'a mise cette étrange aventure.

CANADIENS EN ANGLETERRE.—Il paraît qu'un grand étonnement a été causé parmi les tireurs anglais, au grand concours de Wimbledon, en Angleterre, par suite du fait que huit des meilleurs tireurs du Royaume-Uni, ont été battus par huit tireurs canadiens, après les meilleurs coups que l'on puisse jamais rencontrer dans l'art de tirer. C'est un honneur pour notre pays que d'avoir de tels soldats. Ces volontaires ont gagné la coupe Kolapore, le plus beau prix du concours. Évidemment nous progressons sur toute la ligne et nous forçons l'admiration des étrangers.

TUR-LA!—Dimanche, sur les 8½ heures du soir, Frederick Tilitzke, du n. 548 Vingt-neuvième rue, étant en visite chez Mary Spoesser, du n. 546 même rue, l'a priée de venir avec lui dans la cour, où il avait quelque chose d'important à lui dire. Mary, qui recevait depuis quelque temps les attentions de Frederick, a accédé à sa demande, et tous deux se sont rendus dans un pavillon, au fond de la cour. Là, Frederick a dit à Mary: "Voulez-vous être ma femme?" et Mary a répondu: "non." Alors le jeune homme a sorti un revolver de sa poche et Mary est tombée, atteinte par la balle dans le côté gauche. La croyant morte, Frederick a escaladé la clôture, a suivi la Vingt-neuvième rue au pas de course et s'est jeté dans la rivière. Mais deux policemen l'en ont retiré malgré ses protestations, et l'ont conduit à la station de police.

Pendant ce temps, les parents de Mary attirés par ses cris

(car elle n'était pas morte) la relevaient, la menaient dans sa chambre et envoyaient chercher un médecin, qui témoigne quelque espoir de la sauver.

FRANCAISÉ.—On reproche quelquefois aux anglais d'angliciser nos noms français et de les mettre sans cérémonie à leur langue. Il y a des canadiens-français qui ne se gênent pas de le leur rendre, témoin ce brave homme à qui on demandait l'autre jour quel était le propriétaire d'un splendide petit yacht, amené d'Angleterre par Lord Dufferin et qu'on peut voir au quai de la douane. "Ce petit yacht répondit notre homme, ça appartient à lord "Dufresne." C'est probablement le même brave homme, qui, lors de la visite du prince de Galles en Canada, ne voulait pas souffrir qu'on appellât le jeune prince autrement que prince "Dugal."—*Courrier du Canada.*

LES GOÛTS DE PIE IX.—Nous trouvons dans un journal des détails fort curieux sur les goûts du pape Pie IX.

Sa Sainteté aime beaucoup les tomates, aussi les cuisines du Vatican en contiennent-elles en toute saison; c'est du reste le seul assaisonnement admis dans les mets fort simples que l'on sert sur la table pontificale; toutes les personnes qui ont été admises à cette table se plaignent du goût fade de tout ce qu'on mange.

Le pape a aussi un goût très prononcé pour le poisson, et le plus curieux c'est que le lac du château de Castel Gandolfo appartient au marquis Lezzani et que, pour pouvoir y pêcher les anguilles dont Pie IX raffole, il faut la permission du marquis, qui ne la refuse jamais, du reste.

#### EN FUMANT.

Quelques grands hommes avaient des prédilections étranges. Socrate, le philosophe, prenait plaisir à danser; Epamimondas aimait à chanter en public; le cruel Néron était passionné pour la harpe; Luther jouait de la flûte, Frederick II de Prusse, la même chose. Milton jouait de l'orgue; Byron aimait l'horticulture, tous les jours, pendant son séjour en Italie, il achetait des bouquets. Le grand Auguste aimait les perroquets et les caillies.

Un autre Empereur romain, dont le nom m'échappe, passait ses heures de loisir avec les serpents apprivoisés.

L'étincelle électrique parcourt 7000 à 8000 milles par seconde en suivant le câble sous marin, sur les fils aériens, elle parcourt 12,000 milles par seconde.

Gutenberg n'est pas mort! Un éditeur du Michigan imprime son journal sur une presse de bois qu'il a fabriquée lui-même.

La bonne ou mauvaise fortune d'un homme. Sa femme.

Sur le mariage.—Les Italiens disent: En achetant un cheval ou en prenant une femme, fermez les yeux et recommandez-vous à Dieu. Proverbe espagnol: En vous mariant vous vous tuez ou vous vous guérissez.

A propos de l'élection de Rouville.—Les électeurs de Rouville devraient remercier Mr. Cheval, qui est bien loin d'être un *Nester* ou un *Passe-carreau* sur le turf parlementaire; et, en échange, Mr. Mercier devrait être honoré de leur confiance. Ce comté est déjà assez humilié d'être à la *sauce-Robert* sans chercher à toujours être sur la *sellette* devant le public. Il est temps que Rouville ne serve plus d'*hippodrome* et que ses électeurs cessent d'être *jockeys*.

COURTE-HEUSE.

#### CHOSÉS ET AUTRES.

Charles VIII répondit à quelqu'un, qui le pria de lui déclarer ce qu'il avait résolu de faire en une guerre contre les ennemis: "Si ma chemise le savait, je la brûlerais."

Louis XI, qui savait bien pratiquer cette politique-là, disait ordinairement: Je brûlerais mon chapeau, s'il savait les secrets de ma tête."

Un Provençal, qui avait acheté bien cher un office de président, dont il avait emprunté l'argent, étant venu saluer Henri IV, ce prince dit à un seigneur qui était auprès de lui: "Voici un bon juge; je pense qu'il s'acquittera bien de sa charge, et en peu de temps."

Bouchet raconte qu'à Poitiers il y avait un savetier, qui était gagé pour enseigner les bons vins. Voici son épitaphe:

Ci-dessous git en ce tombeau  
Un savetier nommé Blondeau.

Comme tout le monde pillait la chambre d'un archevêque mort, un cordelier qui venait de prendre le bréviaire, apercevant un crucifix de grand prix, le mit dans sa manche en disant: "*Crucifixus etiam pro nobis.*"

L'empereur Sigismund, interrogé quelle personne il jugeait digne de gouverner un royaume, il répondit: "C'est celui que la fortune ne saurait enfler de vanité, et que les malheurs ne peuvent abattre."

Henri IV, blâmé de ce que, sans égard à sa majesté et à la sûreté de sa personne, il marchait sans gardes en public, il répondit: "Un roi qui ne fait que du bien à ses sujets n'a-t-il quelqu'un à craindre?"

Le travail rend patient, gai, réfléchi. Il élève l'âme, contient l'imagination, développe l'esprit, fortifie la volonté, et ferme le cœur aux jouissances qui le dégraderaient.

En attendant que nous puissions publier un joli roman ou feuilleton qui sera prêt dans quelques jours, nos lecteurs liront avec plaisir la vie romanesque du fameux Jean Bart, l'un des hommes les plus extraordinaires que la France ait produit.

## JEAN BART.

Premier jour du mois d'avril 1672, à la tombée du jour, un nombre prodigieux de bâtiments hollandais rentraient à la hâte dans le port de Flessingue, à l'une des embouchures de l'Escaut. Les navires de haut bord, les corvettes, les flûtes à fond plat, les bédandres, les dogres, les galiotes, jusqu'aux plus simples barques de pêcheurs, arrivaient pêle-mêle, dans un désordre bruyant, comme à un rendez-vous de fête.

On eût dit une nuée d'abeilles bourdonnantes rentrant à la ruche après une journée de soleil et de grand travail.

C'était fête, en effet, pour cette illustre marine hollandaise, qui tenait sur les mers d'alors le rang que la marine britannique occupe de nos jours. La guerre était dans l'air, et d'un jour à l'autre on attendait l'envoyé de Sa Majesté Louis XIV, roi de France et de la Navarre, chargé par son auguste maître de la déclarer au bourgmestre d'Amsterdam.

Ce n'était pas seulement à Flessingue, c'était encore dans tous les ports hollandais de la mer du Nord, depuis cette dernière ville jusqu'au Texel, qu'un pareil mouvement s'opérait le même jour. La République, menacée par le roi de France, rassemblait ses forces pour attendre les événements, et les lancer au besoin contre la marine ennemie.

Quant aux petits bâtiments côtiers, la plus vulgaire prudence leur faisait un devoir d'obéir au rappel du gouvernement, puisqu'à la première heure de la guerre, les corsaires de Dunkerque ne manqueraient pas d'arriver à toutes voiles pour surprendre les imprudents ou les retardataires.

A huit heures du soir, ce même jour, l'équipage entier d'un petit lougre, arrivé depuis quelques heures seulement, s'attablait en riant dans une taverne du port où de curieux bourgeois étaient venus s'installer pour avoir des nouvelles de la mer.

Les six marins du lougre, deux surtout parmi eux, lancèrent un regard de travers à ces compagnons inattendus, sans pourtant rien se permettre de blessant ou de moqueur.

Les bourgeois, qui n'avaient pas, comme les hommes du lougre, à satisfaire un appétit de douze heures, causaient en flânant et en buvant de la bière.

L'un d'eux, parfaitement au courant des affaires, parlait de la récente querelle survenue entre la République et la France, et caressait tout haut et dans les termes les plus flatteurs pour les marins hollandais, l'espoir de voir bientôt humilié le pavillon du monarque orgueilleux.

Nous avons dit que deux des six hommes de mer avaient surtout jeté un regard de travers sur la société bourgeoise qui se trouvait à la taverne. C'étaient deux jeunes gens, imberbes encore, aux yeux ardents, aux cheveux en buisson, à la carrure athlétique. Le plus jeune surtout, qui déjà plusieurs fois avait répondu au nom de Johan, était le plus fier et le plus robuste type de marin qu'on pût imaginer.

Les deux gars étaient en face l'un de l'autre.  
— Tonnerre de bombe ! s'écria Johan en frappant de son large poing sur la table et en s'exprimant dans un français assez pur, m'est avis, Keyser, que ces politiques pourraient bien aller politiquer ailleurs ! Je t'avoue qu'ils me font mal aux oreilles comme le son d'une cloche fêlée.

— Sois prudent ! répondit Keyser en étouffant le son de sa voix le plus possible entre ses dents. Tu sais ce qui est convenu...

— C'est égal, tonnerre !  
— Chut !

Les bourgeois politiquaient si bien, qu'ils n'avaient pas entendu ce rapide dialogue des deux marins. Celui qui paraissait si bien être au courant des affaires de la République tira de la poche de son pourpoint une médaille qui passa de main en main, aux grands éclats de rire de la société.

Si bruyante que fût cette joie des fumeurs, Johan l'eût sans doute laissée s'étendre si le nom de la France, si le nom de son roi Louis XIV n'y eussent été mêlés un peu méchamment.  
— Voyons ? fit-il en se levant de table et en tendant la main.

L'un des bourgeois lui remit la médaille.  
Johan, qui n'était apparemment pas fort connaisseur, la regarda des deux côtés avec la curiosité naïve d'un enfant, et essaya de lire les quelques mots qui s'y trouvaient gravés en légende.

Ces mots, écrits dans une langue inconnue, ne lui apprirent rien.

Il arrêta plus volontiers ses yeux sur la tête du personnage à l'air hautain qui occupait l'une des faces et qui portait un soleil flamboyant au-dessus de lui.

Jusque-là, il voyait bien un soleil, une tête d'homme et des mots inconnus, mais il ne comprenait pas encore bien ce qui avait pu exciter l'hilarité des graves bourgeois de Flessingue.

Il passa donc la médaille à son ami Keyser, le priant du regard et du geste de lui dire s'il y comprenait quelque chose.  
— Ça, répondit Keyser en soulevant la médaille dans sa large main, ça ne vaut pas un écu de trois livres.

— N'y vois-tu rien de risible ?  
— Non.  
— Absolument comme moi. Rends-la-moi, je vais m'informer.

Johan prit la médaille entre le pouce et l'index de la main gauche, et, mettant l'index de la main droite au bas des mots en légende, il se rapprocha des bourgeois.

— Pardon, fit-il ; pourriez-vous me lire ce qu'il y a là d'écrit ?

— Très-bien, répondit le propriétaire de la médaille. Il y a :  
*In conspectu meo stetit sol.*

— Ce qui signifie ?  
— Le soleil s'est arrêté en ma présence.

A l'expression du visage de Johan, il fut facile de deviner qu'il ne comprenait guère plus ce français que l'équivalent latin.

— Et ça ? continua-t-il en soulignant de l'ongle le soleil rutilant.

— Le soleil de France, Louis XIV.

— Et ça ? fit encore Johan en appuyant le bout du doigt sur la figure du personnage.

— Vous ne connaissiez pas cette tête ?  
— Pas très-bien.

— C'est Josué van Beuningen, le bourgmestre d'Amsterdam. Johan comprenait de moins en moins.

— Expliquez-moi donc, dit-il, ce qu'il y a de risible dans une médaille qui porte cinq mots latins, une tête de bourgmestre et un soleil ?

Le propriétaire de la médaille condescendit à ce désir du jeune matelot, et ne fut peut-être pas fâché de l'occasion qui s'offrait pour lui de montrer sa perspicacité.

— Le bourgmestre Josué van Beuningen, le chef de notre République, a négocié une ligue avec l'empereur d'Allemagne contre le roi de France, représenté par le soleil. Or, le soleil, menacé par la ligue, sera arrêté dans sa course, c'est-à-dire que nous batrons Louis XIV, et que nous saurons l'empêcher de venir jusqu'à nous. Nos flottes écraseront les flottes françaises ; nos armées mettront en pièces les armées du roi.

Johan avait rougi.  
— Viens ! lui dit Keyser, qui avait remarqué cette rougeur de mauvais augure ; nous avons besoin, tu le sais, de voir le patron du lougre.

Mais l'athlétique matelot ne tint aucun compte de cet appel, déposa lentement la médaille sur la table des buveurs de bière, et leur dit en accentuant ses paroles : — Lequel de vous oserait répéter ce que dit cette pièce d'argent ?

— Tout le monde en Hollande, depuis le bourgmestre Josué jusqu'au dernier mousse.

— Alors tout le monde en a menti par la gorge !

Et, s'armant de tout ce qui tomba sous sa main, Johan chargea la société bourgeoise avec une vigueur telle, que la salle fut bouleversée en une minute, et que la plupart des bons citoyens présents furent tous plus ou moins grièvement blessés.

Le combat finit après dix minutes, faute de combattants.

— Qu'as-tu fait, l'ami ? s'écria Keyser en pensant aux suites de cette bagarre.

— Eh bien, je les ai assommés comme ils le méritaient !

— C'est une sottise, Johan.

— Pourquoi parlent-ils mal de la France ?

— Parce qu'ils vont être en guerre avec elle.

— Ce n'est pas une raison. Moi présent, personne n'aura le droit de s'en moquer impunément.

— Tu ne changeras pas. Demain, quand tu seras en prison, tu seras bien plus avancé ! Viens vite et détalons. La prudence ne nous permet pas d'attendre que la police vienne nous ramasser ici.

— Ma prudence, la voici ! s'écria Johan en montrant son poing.

Déjà les camarades des deux jeunes matelots s'esquivaient pour n'avoir point à s'expliquer avec la police. Keyser prit le bras de Johan et l'emmena tout grondant vers un autre quartier de la ville, où personne ne les inquiéta pendant la nuit.

Au jour, Keyser, qui semblait être la tête pensante de l'association entre les deux amis, comme Johan en était le pouvoir exécutif, Keyser, disons-nous, s'en alla savoir dans les bureaux du commandant du port la raison qui avait rappelé le lougre après une journée de mer.

— Je devrais commencer par vous faire arrêter, vous et votre ami, lui répondit l'officier.

— A propos de quoi, mon commandant ?

— Pour la scène d'hier. Les battus ont porté plainte.

— Pardon, excuse, mon commandant ; Johan a mal compris ce que disaient ces bourgeois ; il ne connaît pas très-bien la langue du pays, et il a cru qu'on exprimait des doutes injurieux sur la valeur des matelots de la République. Il y a donc eu malentendu, rien autre chose de plus.

— Et des coups et des blessures.

— C'est la faute des bourgeois.

— Enfin, amenez-moi votre camarade ; il sera vingt-quatre heures d'arrêts pour le bon exemple, et tout sera dit. La guerre, qui n'est pas seulement certaine, mais qui va nous arriver avant huit jours, vous vaudra de ne point avoir affaire à la police. Il paraît du reste, que tout le monde n'a pas à se plaindre de vous et de votre ami, car une demi-douzaine de corsaires sont venus ce matin demander où l'on pourrait vous trouver. Ils veulent vous enrôler, ce qui n'aura pas lieu, car j'ai votre place sur un des meilleurs bâtiments du port de Flessingue.

— Les arrêts seront de rigueur, commandant ?  
— De rigueur absolue. C'est une satisfaction bien minime ; mais j'en dois une aux bourgeois battus et je leur donnerai celle-là.

— C'est que... fit Keyser en balbutiant.

— Quoi ?

— Johan fera des difficultés.

— Vraiment !

— Vrai comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— C'est bien, allez ! Ce qu'on ne fait pas de bon gré, quand on est marin, on le fait de force. Que la police vous pendre un peu, si bon lui semble, je ne m'en mêle plus. Ah ! ah ! Johan fait des difficultés !...  
Keyser se retira l'oreille basse.

Il revint auprès de son camarade et lui répéta mot à mot ce que le commandant du port avait dit. La police allait agir, au cas où Johan refuserait de s'abriter sous la protection du commandant. Les arrêts n'étaient qu'un prétexte pour empêcher les recherches.

— Que la police vienne, répondit Johan en montrant ses trente-deux belles dents d'ivoire dans un sourire forcé ; oui, qu'elle vienne, et nous arrangerons cela ensemble ! Quand à l'engagement que t'a proposé le commandant, qu'as-tu répondu ?

— Ce que la prudence commandait de répondre.

— Au diable ta prudence ! Qu'as-tu répondu ?

— Rien ; seulement j'ai remercié de la tête.

— Et tu comptes... ? fit Johan en se dressant devant son camarade comme un immense point d'interrogation.

— Plus bas ! plus bas !

— Tonnerre de bombe ! tu ne sais donc pas d'où nous sommes ?

— Au contraire, c'est parce que je le sais que je veux être prudent jusqu'au bout.

— Sois-le, mon vieux, sois-le tout à ton aise ; mais voici mon programme et je n'en sortirai pas : Rosser la police de Flessingue, — prendre du service sur un navire de commerce, — ne pas mettre le pied sur un bâtiment de guerre.

— En guerre, tout bâtiment est tenu de se battre, parce que tout bâtiment peut être attaqué.

— Bon ; alors nous partons bras dessus, bras dessous.

— Veux-tu me laisser agir ?

— Pourvu que tu agisses, oui.

— Promets-moi seulement de ne pas souffler un mot, de fumer et de boire jusqu'au moment où je te donnerai le signal.

— Va ! c'est dit.

Le soir, les deux amis furent obligés de prendre chasse devant une escouade de police qui avait trouvé leur piste. Ils opérèrent en gens habitués à pareilles manœuvres, et

revinrent se loger non loin des lieux d'où ils avaient été débusqués.

La chasse dura toute une semaine.

Enfin, le 9 avril au matin, on apprit dans Flessingue que Louis XIV avait déclaré la guerre à la Hollande et que les hostilités allaient commencer sans délai.

Les deux amis apprirent cette nouvelle dans leur retraite.

— Maintenant dit Johan à Keyser, tu dois être convaincu que la prudence en ce monde est la plus naïve règle de conduite qu'on puisse s'imposer. Depuis huit jours nous sommes prudents comme des renards, et tu as abouti à nous enfermer dans une maisonnette au fond de la rue la plus vilaine de la ville, où nous vivons grâce à la pitié d'une vieille femme. La meilleure prudence, c'est encore ça !

Et Johan montra son poing.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda Keyser.

— Toi personnellement, rien. C'est à mon tour d'agir.

— Prends garde, Johan !

*A continuer.*

## LES REQUINS.

Un touriste faisant le récit d'un voyage dans la Calédonie écrit ce qui suit :

Un jour, un hardi nageur voulut se baigner sans le filet tendu par précaution. Nous le retirâmes presque de force de la mer. A peine était-il remonté à bord, qu'un grand requin parut à l'endroit que venait de quitter l'imprudent baigneur.

Il me souvient qu'une fois, à bord d'un vaisseau de guerre, on voulut s'emparer d'un énorme requin qui suivait le navire depuis deux jours.

Comme appât, on tendit au monstre une poule attachée sur une planche avec un énorme hameçon retenu à bord par une grosse chaîne en fer. Le requin avala la planche et la poule ; quand il sentit l'hameçon, il imprima de si violentes secousses à la chaîne, qu'on crut un instant qu'elle allait se briser. On lui tira dans la gueule, inutilement, plus de quarante coups de fusil. Il fallut vingt matelots pour hisser le terrible animal.

Quand il fut à bord, les passagers s'enfuirent en désordre dans la crainte de recevoir un violent coup de queue, capable de tuer un homme. — De deux coups de hache, le charpentier abattit l'extrémité inférieure du requin, qui vécut encore plus de cinq heures après qu'on lui eut ouvert le corps et retiré le cœur et les intestins. Dans son corps on trouva des poissons entiers, des boîtes à sardines et jusqu'à des bouteilles. Il mesurait 3 mètres de long sur 1 mètre 50 de large.

Le requin est le plus redoutable ennemi des marins ; quand ils s'emparent d'un, ils le font souffrir sans pitié, et se vengent à l'avance d'un genre de mort qu'ils ont tout lieu de redouter.

Qu'un homme tombe à la mer dans la région tropicale, il est infailliblement perdu s'il reste plus de cinq minutes dans l'eau. Le requin le sent, accourt, et... un cri affreux retentit, l'eau tourbillonne quelques instants, puis, plus rien qu'un léger filet rouge indiquant l'endroit où le malheureux a été dévoré.

## LES FEMMES EN ALSACE.

Parmi les femmes qu'on rencontre dans les rues allant à leurs affaires, la plupart sont vêtues de noir. Les petites filles que celles-ci tiennent par la main portent aussi des vêtements de deuil. Elles ont le visage triste, quelques unes certainement portent le deuil d'un fils, d'un père, d'un frère, d'un mari mort à l'ennemi ; mais toutes ne portent-elles pas le deuil de la patrie ?

J'ai rencontré une de ces nobles filles de Strasbourg qui traversait la place Kléber, elle avait le costume sévère d'une veuve ; tout était noir sur elle, depuis le gant jusqu'aux bottines ; elle était jeune et svelte et marchait d'un pas où il y avait tout à la fois de l'élégance et de la gravité, mais en signe d'alliance et de souvenir trois fleurs brillaient sur son chapeau noir, une rouge, une blanche, une bleue ; une rose, un œillet, un bluet.

A cette cocarde, on reconnaissait la Française dans l'Alsacienne.

Cette attitude ne nous dit-elle pas que les Strasbourgeoises seront les Vénitienes de la France ?

HALIFAX, 10 février, 1872.

M. JAS. J. FELLOWS.—*Cher monsieur* : — Dans le but de venir en aide à d'autres personnes qui souffrent, je vous donne la liberté de publier la lettre suivante :

Durant l'hiver de 1869, je fus attaqué d'une maladie de cœur, accompagnée de palpitation violente, et pendant ce temps je devins graduellement plus faible, nonobstant les soins professionnels d'un médecin, jusqu'à il y a quelques semaines, où votre sirop composé Hypophosphites me fut recommandé. L'usage de ce sirop me mit en très peu de temps en état de reprendre mes occupations ordinaires, et maintenant je suis aussi gras et jouis d'une aussi bonne santé que je puisse le désirer. Bien à vous.  
W. FRANK COCHRAN.

Le cœur étant un grand organe musculaire, exige une grande force de nerfs pour le soutenir. Comme le sirop Hypophosphites de Fellows donne de la force à l'élément nerveux, ce sera toujours un moyen de communiquer de la force à la région du cœur affaibli par la perte de cet élément.

L'INVENTEUR.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

## NAISSANCE.

En cette ville, le 30 juillet, la dame de Ovilla Desmarais, artiste photographe, une fille.

## MARIAGE.

Le 8 courant, à l'évêché de Montréal par le Rév. Chanoine Fabre, Napoléon Dubrul, Ecr., de Chicago, Illinois, E.-U., a Dlle. Lilirose Legault, de Montréal.

## DÉCÈS.

En cette ville, le 10 courant, M. Téléphore Tourangeau, à l'âge de 22 ans.

M. Tourangeau était un employé du Grand Tronc. Laborieux, honnête et vertueux, il s'était acquis l'estime de tous ceux qui étaient en rapport avec lui.—*Requiescat in pace.*

A Yamachiche, le 1er août, Marie-Angelina-Clara, enfant du Dr. L. L. Désaulniers.

A Rigaud, le 31 juillet, à l'âge de 14 jours, Joseph Raoul Kildare enfant de G. Madore, M. D.

En cette ville, le 10 courant, à l'âge de 64 ans, M. Pierre Labrecque, bourgeois.  
Le service funèbre a eu lieu mardi matin, à huit heures, à l'église St. Jacques.

UN DÉSASTRE.

L'orage d'hier soir nous fournit un terrible désastre à enregistrer; l'église de St. Michel de Bellechasse a été incendiée toute entière avec la sacristie.

L'orage se déclara vers 11 hs., à St. Michel. La pluie tomba à torrents. En un instant, les chemins furent transformés en ruisseaux. Environ un quart d'heure après, un violent coup de tonnerre se fit entendre. La population de St. Michel fut aussitôt mise en émoi, car elle s'aperçut que la tour de l'église était tombée sur le clocher de l'église.

Le feu se propagea avec une telle rapidité que M. le curé, accouru immédiatement, ne put se rendre au maître-autel pour sauver le Saint Ciboire. La population, témoin pour la première fois peut-être d'un pareil sinistre, ne savait où donner la tête. En outre, l'incertitude où l'on était du côté où s'effondrerait le clocher paralysa les mouvements de ceux qui auraient pu rendre les meilleurs services.

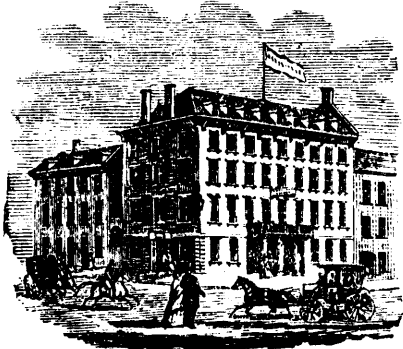
On a pu emporter de la Sacristie les vases sacrés, les registres, ornements et meubles. Il a fallu des efforts presque surhumains pour soustraire à l'élément destructeur le couvent attenant presque à l'église, le presbytère, et le village qui renferme environ 300 maisons.

INDUSTRIE CANADIENNE.

Nous apprenons avec le plus grand plaisir que la Compagnie Canadienne d'acier est sur le point de commencer ses opérations actives. Les bâtisses sont terminées, les appareils posés ou à peu près, et la semaine prochaine au plus tard commenceront les travaux réguliers.

Nous félicitons la Compagnie du succès qui a couronné ses efforts, et le pays, de l'établissement d'une nouvelle industrie qui servira au développement de l'une de ses plus vastes sources de richesses.

HOTEL DU CANADA, 17 et 19, Rue St. Gabriel, MONTREAL.



CET HOTEL de première classe, situé au centre de la ville, a été entièrement renouvelé et garni avec tout le luxe moderne.

Des Omnibus se rendent aux stations de chemins de fer et aux bateaux à vapeur.

A. BÉLIVEAU, Propriétaire. 3-28 p

SI vous voulez conserver votre santé, faites une promenade en chais au Village St. Jean Baptiste où l'air est pur et agréable, arrêtez faire vos achats chez GEORGE SEEN'S, où vous trouverez toujours un bel assortiment en fait de marchandises sèches à 25 pour cent de moins qu'à Montréal. 3-30 d.

H. C. BOSSÉ, marchand à commission et marchand de bois, No. 8, Rue St. Pierre, QUÉBEC. 3-29 h

ON DEMANDE dix jeunes gens et cinq jeunes filles pour les mettre en état de se qualifier comme opérateurs de Télégraphe. On trouve des situations pour les étudiants qui reçoivent un certificat de capacité. — Pour plus amples informations, s'adresser, de suite, au professeur Hébert. Institut télégraphique de la Puissance, 75 grande rue St. Jacques, Montréal. 3-33 c



AVIS AUX CONTRACTEURS.

DES SOUMISSIONS, adressées au soussigné (soumissions endossées pour Bassins) seront reçues à ce Bureau jusqu'à SAMEDI MIDI, le 4 Aout courant, pour la CONSTRUCTION DE DEUX BASSINS, la CONSTRUCTION DE QUAIS etc., à Montréal, sur le côté Nord du Canal Lachine, entre la Rue Wellington et l'Écluse St. Gabriel.

On peut voir les plans et devis à ce Bureau, et au Bureau du Canal Lachine, Montréal, JEUDI et APRES JEUDI, le 15 courant, où l'on pourra se procurer aussi des blancs de soumission, imprimés, et responsables, donnant des garanties pour le parfait achèvement de l'ouvrage, doivent être annexés à chaque soumission.

Ce Département, cependant, ne s'obligera pas à accepter la soumission la plus basse ou aucune soumission. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa, 6 août 1872. 3-33c

COURS ELEMENTAIRE

BOTANIQUE

FLORE DU CANADA

A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION

PAR

L'ABBÉ J. MOYEN,

PROFESSEUR DE SCIENCES NATURELLES, AU

COLLÈGE DE MONTRÉAL.

1 Volume in-8 de 334 pages et de 46 planches.

Prix: Cartoné, \$1.20. — \$12,00 la douzaine.

Le Cours Élémentaire seul, (62 ps. et 31 planches.)

Cartonné, \$0.40. — \$4.00 la douzaine.

En vente aux bureaux de l'Opinion Publique, No. 1, Côte de la Place-d'Armes, Montréal, et chez tous les libraires du Canada. 3-24 ff.

DÉPARTÈMENT DES DOUANES. Ottawa, 2 Aout 1872.

L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 13 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes. 3-25

LIBRAIRIE NOUVELLE

ALPHONSE DOUTRE ET CIE., (Coin des Rues Notre Dame et St. Gabriel,) MONTREAL.

Reçoivent constamment ce qu'il y a de plus nouveau en ROMANS, MÉDECINE, DROIT, MUSIQUE, &c.

Toutes demandes pour livres seront exécutées avec la plus grande promptitude. 3-5m

LE SOUSSIGNÉ OFFRE EN VENTE:

GLACIÈRES ET SABOTIÈRES améliorées. COUVERTS en fil de fer: aussi un assortiment de CORNICHS et ORNEMENTS DE RIDEAUX.

L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal. 3-23d

PENSIONNAT DE NOTRE-DAME DU SACRÉ COEUR, OTTAWA, RUE RIDEAU.

La rentrée des élèves de cette Institution aura lieu le DEUX SEPTÈMBRE PROCHAIN. Les Révérendes Dames informent le public qu'elles ont ajouté à leur maison une aile de 100 x 40 pieds, à quatre étages, afin de donner à leurs élèves tout le confort que l'on peut désirer dans un pensionnat de première classe. 3-29 ea.

REMEDES DU Dr. J. A. CREVIER.

GRANDES DECOUVERTES!!!

L'ANTI-CHOLÉRIQUE

LE SEUL SPÉCIFIQUE connu contre le

Choléra, et toute espèce de Diarrhée, dérangement d'Intestins et d'Estomac, Indigestions, &c., Cures merveilleuses attestées par des personnes dignes de foi et bien connues.

Prix..... 50c la bouteille.

L'Anti-Dyspeptique et Restaurateur du Sang

Prix..... \$1.00 la bouteille.

RESTAURATEUR DE LA CHEVELURE

Prix..... \$1.00 la bouteille.

S'adresser au

Dr. J. A. CREVIER, No. 44, Rue Bonsecours, Montréal.

Une réduction libérale sera faite au commerce. 3-25 ff

USINES À MÉTAUX DE LA PUISSANCE. (Établies en 1828.)

CHARLES GARTH & CIE. MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS

De Cuivre à l'usage des plombiers, ingénieurs et ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc.

Toutes sortes d'ouvrages pour Raffineries de sucre, distilleries, brasseries, appareils à gaz et à eau.

On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc. par le moyen de la vapeur ou de l'air chaud.

Bureau et Manufacture No. 536 à 542, RUE CRAIG, MONTREAL, 77 Rue St. Jacques. 3-22 m

CHARLES GARTH, JAMES MATTINSON, H. W. GARTH. 3-22 m

NOUVEL Atelier Photographique

M. BOIVIN & FRÈRE

NO. 44, RUE ST. LAURENT

VILLAGE ST. JEAN-BAPTISTE.

MM. BOIVIN & FRÈRE ont le plaisir d'informer le public de Montréal et leurs amis, qu'ils viennent de laisser leurs patrons respectifs, MM. Notman et Henderson, si bien connus par leur habileté en photographie, au numéro ci-dessus mentionné. 3-30 d.

AVIS.

LES ABONNÉS de l'Opinion Publique trouveront à faire encadrer leurs gravures à bas prix au Nouveau magasin de

DAMIEN & DESCOTES. 3-24 i

524-1—RUE CRAIG—524-2

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1875

MÉDAILLES DE 1ÈRE CLASSE,

ALFRED LABARRAQUE & CIE.

QUINIUM LABARRAQUE

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine à Paris.

Le Quinium Labarraque est un vin éminemment tonique et fébrifuge destiné à remplacer toutes les autres préparations de quinquina.

Les vins de quinquina ordinairement employés en médecine se préparent avec des écorces de quinquina dont la richesse en principes actifs est extrêmement variable; de plus en raison de leur mode de préparation, ces vins ne contiennent que des traces de principes actifs.

Le Quinium Labarraque approuvé par l'Académie de médecine, constitue au contraire, un médicament de composition déterminée, riche en principes actifs, sur lequel les médecins et les malades peuvent toujours compter.

Le Quinium Labarraque se prescrit avec succès aux personnes faibles et débilitées, soit par diverses causes d'affaiblissement, soit par suite de maladies; aux adolescents fatigués par une croissance trop rapide; aux jeunes filles qui ont de la peine à se former et à se développer; aux femmes en couches et aux vieillards épuisés par l'âge ou la maladie. C'est le meilleur préservatif des fièvres.

Dans les cas de chlorose, anémie, pâles couleurs, ce vin est un puissant auxiliaire des ferrugineux. Associé par exemple aux pilules de VALLET, il produit des effets remarquables par la rapidité de son action.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal, Ed. GIROUX, Québec.

GOUDRON DE GUYOT.

Liqueur Concentrée et Titree.

M. Guyot est parvenu à enlever au goudron son âcreté et son amertume insupportables et à le rendre très soluble. Mettant à profit cette heureuse découverte, il prépare une liqueur concentrée de goudron, qui, sous un petit volume, contient une grande proportion de principes actifs.

Le Goudron de Guyot a donc tous les avantages de l'eau de goudron ordinaire, sans en avoir les inconvénients. Il suffit d'en verser une cuillerée à café dans un verre d'eau

pour obtenir à l'instant un verre d'excellente eau de goudron sans goût désagréable. Chacun peut ainsi préparer soi-même son eau de goudron au moment du besoin, ce qui offre économie de temps, facilité de transport et évite le manèment si désagréable du goudron.

Le Goudron de Guyot remplace avec avantage bien des tisanes plus ou moins inertes, dans les cas de rhumes, bronchites, toux, catarrhes.

Le Goudron de Guyot est employé avec le plus grand succès dans les maladies suivantes:

EN BOISSON: — Une cuillerée à café pour un verre d'eau, ou deux cuillerées à bouche par bouteille.

BRONCHITES CATARRHE DE LA VESSIE RHUMES TOUX OPINIÂTRE IRRITATION DE POITRINE COQUELUCHE.

EN LOTIONS: — Liqueur pure ou étendue d'un peu d'eau.

AFFECTIONS DE LA PEAU DEMANGEAISONS MALADIES DU CUIR CHEVELU.

EN INJECTIONS: — Une partie de liqueur et quatre d'eau.—Efficacité toute spéciale.

BOULEMENTS ANCIENS OU RÉCENTS CATARRHE DE LA VESSIE.

Le Goudron de Guyot a été expérimenté avec un véritable succès dans les principaux hôpitaux de France, de Belgique et d'Espagne. Il a été reconnu que, par les temps chauds, il constitue la boisson la plus hygiénique, et surtout pendant les temps d'épidémie.—Une instruction accompagne chaque flacon.

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec.

CHARBON DE BELLOC.

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine le 27 Décembre, 1849.

C'est surtout à ses propriétés éminemment absorbantes, que le Charbon de Belloc doit sa grande efficacité. Il est spécialement recommandé contre les affections suivantes:

CASTRALGIES DYSPEPSIE PYROSIS AIGREURS DIGESTIONS DIFFICILES CRAMPES D'ESTOMAC CONSTIPATION COLIQUES DIARRHÉE DYSSENTERIE CHOLÉRIQUE.

MODE D'EMPLOI.—Le Charbon de Belloc se prend avant ou après chaque repas, sous forme de Poudre ou sous forme de PASTILLES. Le plus souvent, le bien-être se fait sentir dès les premières doses. Une instruction détaillée accompagne chaque flacon de poudre et chaque boîte de pastilles.

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS. PRIX DE LA BOITE: 1 FRANCO 50.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec. 3-14 m

\$50,000 VALANT

CONSISTANT EN

HARDÉS FAITES.

DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c., &c.

Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude.

Une visite est sollicitée.

R. DEZIEL, 131, Rue St. Joseph. 3-22 m

SIROP DE GOMME D'ÉPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Poumons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix: 25 centins par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. Engros et en détail chez le préparateur

HENRY R. GRAY PHARMACIEN, 144 Rue St. Laurent, MONTREAL.

(Établi en 1859.) 3-25 m

O. DES MARAIS, PHOTOGRAPHE.

Coin des rues Craig et St. Laurent, MONTREAL.

On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies encadrées à bon marché. 3-20 m

F. X. BEAUCHAMP, (Successor de D. Smilie.)

BIJOUTIER ET IMPORTATEUR DE PIERRES PRÉCIEUSES. 134—RUE ST. FRANÇOIS-XAVIER—134 2-45 m

"The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE..... \$4.00 par an. PAR NUMÉRO..... 10 Centins.

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année.

Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.

Port: 5 centins par trois mois, payables d'avance par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs.

Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur.

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance.

AGENCE GÉNÉRALE: 1—COTE DE LA PLACE D'ARMES—1 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS: 319—RUE ST. ANTOINE—319

A. PILON & CIE. ÉTABLISSEMENT NOUVEAU, 381½—RUE ST. CATHERINE.—381½

A l'Enseigne de la Boule Verte. MAGASIN de marchandises sèches, de mode et de fantaisie. Assortiment de premier choix. 3-24 m

LEGGU & Cie.,

LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPISTES, STERÉOTYPISTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES, PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS.

Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes } MONTREAL. Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine. }

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.

"L'Opinion Publique" JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Publié tous les Jedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS & CIE.

ABONNEMENT..... \$3.00 par année Aux États-Unis..... 3.50 Par numéro..... 7 Centins

Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES..... 10 Centins la ligne pour chaque insertion.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes.

L'agent collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.

Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance.

Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration

FRAIS DE POSTE—ATTENTION!

Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.